

## Droit de Réponse

*Nommée et mise en cause par madame Carole Chaleyssin dans la page 100 de La Revue des livres pour enfants, n°170, de juin 96 je vous demande conformément à la loi du 29 juillet 1881, article 13, d'insérer le « droit de réponse » suivant :*

Et v'lan ! Me revoici d'« extrême droite », moi qui n'appartiens à aucun parti car je tiens à me tromper toute seule et non pas en troupeau ! Je ne me sens vraiment pas « extrême » de quoi que ce soit, sauf extrêmement respectueuse de l'enfance. De TOUTES les enfances.

Je sais qu'il y a plusieurs années, peu après mon pamphlet *Écrits pour noire*, des « listes noires » m'ont été imputées qui n'étaient pas de moi mais de l'initiative de quelques vieilles tordues, frustrées et bigotissimes : elles se sont permis de publier leurs ukases en brandissant mon nom à tort et il a fallu un avocat pour les arrêter de répandre cela. Cependant, le mal était fait, et nombre de personnes m'en ont crue l'auteur. C'est pourquoi je demande une fois de plus à tout lecteur de ce « droit de réponse » de se référer essentiellement au livre lui-même, ou à mes articles signés. Et à rien d'autre.

Est-ce que j'y défends un autre point de vue que celui de madame Carole Chaleyssin, surtout lorsqu'il s'agit du suicide érigé en solution possible pour les héros de livres d'enfants ?

C'est à ce titre, que j'ai pu attaquer violemment, entre autres, les livres de Cormier (*Après la guerre des chocolats, Je suis le fromage*, etc.), *L'Oiseau de Paradis*, d'O. de Vleeschouer et Mireille d'Allance, *La Faim refoulée*, de Deborah Hautzig... Ce n'est certes pas le *Guide de littérature pour la jeunesse* de Marc Soriano (p. 222-223) qui pourrait me contredire !

Et dites-moi si vous n'êtes pas d'accord avec moi, vous qui avez des enfants et qui me lisez. Osez donc me le dire ?

On ne joue pas avec la notion de suicide chez des enfants et des jeunes. - les statistiques sont trop graves. Vous connaissez les statistiques, oui ? - Figurez-vous qu'elles ne sont ni de droite ni de gauche. Elles sont là. Horribles.

Marie-Claude Monchaux

***Pour participer au débat ouvert par Carole Chaleyssin et ses collègues du secteur jeunesse de la bibliothèque municipale de Bourgoin-Jallieu. CRILJ Nord-Isère.***

« Tout livre peut avoir sa place en bibliothèque mais à condition de respecter un principe simple : le bon livre, à la bonne place, au bon moment... » (Carole Chaleyssin in « Courrier des lecteurs », *La Revue des livres pour enfants*, n°170, juin 1996). À cette déclaration, certes lapidaire, j'opposerai celle-ci : « tout livre doit avoir sa place en bibliothèque à condition de respecter un principe simple : le mauvais livre, à la bonne place, au bon moment... » car il nous faut discuter les livres qui nous paraissent mauvais et non les ignorer et surtout éviter de les censurer : la démocratie est à ce prix car la diabolisation fait le lit de ses ennemis. S'agissant des « bons », ils se discutent aussi pour devenir « bons » sinon ils seraient « bons » de nature, c'est-à-dire par l'imposition !

Je ne reviendrai pas, ici, sur les éléments de réflexion nombreux et argumentés apportés par Odile Belkeddar en faveur de *Petit-Âne* de Serge Kozlov, ill. Vitaly Statzinsky (Ipomée-Albin Michel) dans *La Revue des livres pour enfants*, n°171. Le rappel, par la première traductrice

de ce grand auteur russe, d'une proximité d'univers avec les œuvres d'Arnold Lobel me semble tout à fait judicieux et signale que bien des « prescripteurs auprès d'enfants » ont oublié la force dérangeante d'auteurs aujourd'hui consacrés et peut-être chloroformés par ces mêmes « prescripteurs » (*La Revue des livres pour enfants* fait bien de revenir sur Ungerer dans son dernier numéro). Je ne comprends plus ! Surtout quand, dans sa lettre, C. Chaleyssin généralise à tout « le livre pour enfants » qui serait « en train de devenir, pour certains auteurs, un moyen d'exprimer et d'exorciser des fantasmes divers, des angoisses profondes et adultes, des désarrois violents ». Si l'on apprend seulement et pour l'essentiel que ces ouvrages « heurtent et laissent un profond malaise », c'est maigre ! Et c'est heureux car si tous les ouvrages confortaient et laissaient une impression de bonheur suave, alors on ne douterait pas du rôle anesthésiant de la littérature pour la jeunesse dans un monde qui apporte quotidiennement son lot d'horreurs, d'injustices, de scandales... et de lendemains qui [ne] chantent pour aucun jeune de milieu populaire - expression qui fait vieux jeu, certainement !

Je ne parlerai pas du second ouvrage incriminé, sur lequel je reviendrai ailleurs (dans *Le Français Aujourd'hui*), vu son importance : *Fais-moi peur* de Malika Ferdjouch à l'École des loisirs. Je vais seulement essayer de rendre compte d'une lecture du troisième ouvrage incriminé puisque « est-il possible qu'un auteur ait écrit et dessiné un livre comme *Léon et Lola* en pensant à de jeunes enfants ». Je rappellerai à C. Chaleyssin que le titre qu'elle donne est erroné puisqu'il s'agit en fait de *Lola et Léon* d'Anna Höglund (Seuil Jeunesse, 1996) : cet ordre des prénoms est certainement significatif dans le propos féministe de l'auteur. Déjà, j'entends : « lecture d'adulte d'un écrit qui opère un règlement de compte d'adulte... ». On peut lire ce livre comme le récit d'une vengeance annoncée... seulement à la toute fin ; vengeance d'une femme à l'encontre de son mari parti en voyage sans avoir envisagé que sa femme puisse l'accompagner, vengeance longuement mûrie dans une colère pleine de jalousie que le retour du gentil mari (lettre, cadeaux) va calmer presque définitivement avant cette ultime annonce : « Je vais partir en voyage ». Mais tel enfant peut fort bien lire, sans qu'il soit en mesure de la formuler explicitement, une évocation de l'injustice « naturelle » faite aux filles dans notre société ; tel autre enfant peut y lire les conditions tout à fait concrètes et mesurables de l'amitié qui ne peut seulement se vivre dans l'éther d'un rêve, celui d'un seul individu plein de bons sentiments pour son prochain, son ami, utile après tout : la réciproque est le gage d'une amitié solide. Tel enfant peut y lire l'évocation de la forte présence d'un être cher parti au loin - ces pages où Léon apparaît puis disparaît en allumant puis éteignant la lumière - sans que pour autant cette altérité ne fasse illusion pour imposer une abnégation. Tel enfant aimera retrouver ces colères qui sont absolument nécessaires à la construction d'une subjectivité - que les pots de fleurs soient vrais ou faux ! Parce que dire sa solitude demande de casser quelque chose pour que la parole puisse atteindre l'autre ou parce que... Tel enfant et tel enfant... Telle lecture et telle lecture... Il n'y a pas d'enfance, il y a des enfants comme il n'y a pas de lecture, mais des lectures : c'est la moindre des choses pour que quelque chose comme une émancipation, une liberté, une subjectivité, une parole voient le jour. Et c'est peut-être parce que les « prescripteurs auprès d'enfants » sont pris dans ces absolus, que l'idéologie religieuse chrétienne qui domine nos institutions et représentations en charge de l'enfance ne cesse de véhiculer, voire d'imposer, dans ces bons sentiments, ces charités qui n'ont jamais fait une altérité toujours inscrite dans une histoire, dans des conditions concrètes. *Lola et Léon* parle de la guerre : la guerre du Vietnam où est allé Léon ; mais que veut dire cette guerre pour de jeunes enfants d'aujourd'hui, ici ? Rien : aussi, le récit invente ce que peut être la guerre, chaque jour, ici, dans nos sociétés où il est de bon ton de parcourir

le monde en laissant de côté les zones des tempêtes ; il dit la vérité sur le Vietnam qui devient un pays touristique, il dit la vérité sur la guerre qui se mène ici contre les Bouddhas de pacotille (c'est un cadeau de Léon à Lola) qui « soulagent les peines » de ceux qui ne peuvent partir en voyage. Il n'y a pas de littérature de substitution : ce que des « prescripteurs auprès d'enfants » bien intentionnés ont toujours préféré aux risques que fait courir une littérature s'inventant là où on ne l'attend pas, au moment où on ne l'attend pas, telle l'enfance dont on ne connaît pas l'avenir mais qui l'invente chaque jour.

Je passe rapidement sur le faux procès d'un argument offert à l'extrême-droite car il se retourne contre ceux qui le font et au profit de celle-ci : si la prescription identitaire (« le bon livre, à la bonne... ») est bel est bien dangereuse c'est justement parce que c'est la politique de l'extrême-droite, c'est-à-dire la politique de la censure (« il y a toujours un mauvais livre à la mauvaise place au mauvais moment » pour les censeurs).

« Publier en direction des jeunes enfants des livres qui ne leur sont visiblement pas destinés », tel serait le grief essentiel de C. Chaleyssin, demanderait de savoir ce que veut dire « visiblement », c'est-à-dire d'interroger ce consensus naturel aux « prescripteurs auprès d'enfants » qu'il est bon, de temps en temps, de secouer, de remettre en cause, car il ne peut exister, sous peine de nous soumettre à la *sensure* (voir Bernard Noël, *La Castration mentale*, Ulysse fin de siècle, 1994) ou d'en appeler à la censure.

Discutons et laissons les enfants lire les livres, même ceux qui « heurtent et laissent un profond malaise », pour relativiser l'importance du livre et attacher toute son importance à sa lecture, à leurs lectures.

Serge Martin, professeur des écoles, maître-formateur, Cergy-95

C'est au nom de l'association AROLE (Association Romande de littérature pour l'Enfance et la jeunesse) que je vous fais parvenir ce petit texte qui me semble rejoindre les interrogations de Carole Chaleyssin et de ses collègues travaillant dans le secteur jeunesse de la bibliothèque municipale de Bourgoin-Jallieu (*La Revue des livres pour enfants*, Courrier des lecteurs, n°170, 1996).

Notre association propose tous les deux ans un colloque intitulé « journées d'AROLE » qui se veut un temps de réflexion sur un thème et un lieu d'échange autour de la littérature de jeunesse. Ces journées ont lieu en Suisse romande, près de Lausanne, et sont ouvertes à tous les professionnels.

Le sujet de notre prochain colloque prévu les 26 et 27 septembre 1997, aborde la notion d'éthique dans la littérature de jeunesse.

Pourquoi ce choix ? Pour les mêmes raisons que celles qui ont poussé Carole Chaleyssin à écrire à *La Revue des livres pour enfants*. Quelques professionnels nous ont signalé des ouvrages destinés aux enfants et aux adolescents qui, après lecture, leur avaient laissé comme un arrière-goût de questions difficiles à débroussailler. Quelques exemples : *Petit Ane* de Serge Kozlov (Ipoméée-Albin Michel) qui parle sans vouloir en avoir l'air mais « en ayant l'air quand

même » du suicide, *L'Ogresse en pleurs* de Valérie Dayre (Milan) qui pousse à l'extrême le réalisme du fantasme de la mère dévorante (ce conte est salué dans le n°171, septembre 1996 de votre revue) ou encore *Une absence* (Gallimard, Page blanche) qui nous invite à partager la solitude insupportable d'une jeune adolescente jusque dans la mort.

Autour de ces quelques ouvrages et de quelques autres (dont ceux signalés par C. Chaleyssin), nous nous sommes interrogés non pas sur l'art (ces livres sont pour certains de belles réussites littéraires) mais sur la manière. Comment les enfants et les adolescents reçoivent-ils ces différents messages qui expriment des fantasmes sans transformation symbolique ou (et ?) un profond désarroi dépressif ? À quel public réel les auteurs de ces livres s'adressent-ils ? Enfin, existe-t-il des critères d'analyse, autres que les critères d'esthétique, qui permettent, en toute connaissance, de mettre à disposition ces livres destinés à un jeune public ?

Pour notre association, le problème posé nous a semblé relever de l'éthique.

Réfléchir sur la notion d'éthique revient à s'interroger sur nos critères personnels (donc subjectifs), des choix qui sont établis par notre conscience morale individuelle et qui ne respectent pas forcément la morale collective. Mais pour se situer par rapport à cette dernière, il faut pouvoir mieux cerner les enjeux psychologiques et sociologiques qui sont véhiculés à travers le contenu (image ou texte) de la littérature de jeunesse.

En tant que prescripteurs d'ouvrages auprès d'enfants et non d'adultes, la question de l'éthique est particulièrement difficile car elle conjugue l'enfant idéal et l'enfant réel, qui a été vécu et qui est encore pensé différemment par chacun d'entre nous. Dans ce contexte, peut-on être arbitre sans tomber dans les pièges de la morale réductrice et étroite ?

C'est cela que nous nous proposons de débattre dans nos journées d'AROLE prévues en septembre prochain. Si je me suis permis d'écrire ces quelques lignes c'est pour signaler à Carole Chaleyssin et à ses collègues, mais aussi à tous ceux et toutes celles qui partagent les mêmes interrogations, qu'ils ne sont pas les seuls, que nous ne sommes pas les seuls ! Car si la littérature de jeunesse s'interroge, de nombreuses autres disciplines mettent en place des commissions d'éthique. En proposant ce débat sur l'éthique dans la littérature de jeunesse, nous ne faisons qu'intégrer celle-ci dans le mouvement général de la société qui interroge aujourd'hui ses propres valeurs.

Il n'y a pas à conclure car l'idée de ce bref courrier est avant tout d'informer. Lors des journées d'AROLE, nous donnerons la parole à des spécialistes dont les regards divers permettront, peut-être, d'esquisser un début de réponse...

• Renseignements : Secrétariat AROLE, case postale, 1000 Lausanne 4, Suisse. Tél. : (021) 320 23 28.

Véronique Hadengue